

La fille de Staline en Suisse

Svetlana Allilouyeva sous haute surveillance à Fribourg (2/7)

Fuyant l'URSS, Svetlana Allilouyeva trouve refuge en Suisse au printemps 1967. Ce deuxième volet de notre enquête nous emmène sur les traces de son séjour, qui se déroula en grande partie dans le canton de Fribourg, avec le regard inédit de quelques-uns des derniers témoins de l'époque.



PAR JEAN-CHRISTOPHE EMMENEGGER

— 02.01.2015

Arrivée à l'aéroport de Genève le 11 mars 1967 dans des circonstances rocambolesques (voir notre premier volet, «*C'était du James Bond!* (<http://www.sept.info/cetait-du-james-bond/>)»), Svetlana Allilouyeva est immédiatement emmenée en voiture par la police fédérale en direction de Beatenberg, une station thermale de l'Oberland bernois. Sur la route, une pause-déjeuner lui est accordée à l'hôtel-restaurant Les XIII cantons à Châtel-Saint-Denis.

Puis, la fille de Staline est logée sous un faux nom à l'hôtel Jungfraublick, à Beatenberg. Le séjour durera 24 heures: le 13 mars, lors de sa seule sortie – dans un magasin du village bernois –, elle est reconnue par une vendeuse qui avait vu sa photo dans un journal. Les reporters sont avertis. Elle est alors emmenée dans une «villa au bord du lac de Thoune», où elle passe la nuit du 13 au 14 mars. Ce lieu n'a jamais été précisément identifié.

Le soir du 14 mars, elle est transportée à Saint-Antoine, un petit village alémanique du canton de Fribourg, dans la maison de repos des sœurs catholiques de l'ordre Saint-Canisius (maison devenue depuis le Centre de formation catholique Burgbühl (<http://www.burgbuehl.ch>)). Svetlana y est logée sous le nom de Miss Carlen, Irlandaise venue de l'Inde. Elle y demeurera jusqu'au 3 avril.

Dans l'ouvrage *25 Jahre Bildungszentrum Burgbühl* (paru en 1997 en allemand seulement, à l'occasion des 25 ans du Centre de formation), on peut lire: «L'hôte la plus célèbre de tous les temps fut la fille de Staline, Svetlana Allilouyeva. Sur demande de l'évêque et de la Police des étrangers du canton de Fribourg, elle vécut à Burgbühl en mars-avril 1967. Personne à l'extérieur ne savait qu'elle logeait ici. C'est seulement après son départ que la presse rapporta son séjour à Saint-Antoine. Cette femme élevée dans l'athéisme découvrit ici le chemin du christianisme. Elle avait du plaisir à venir prier dans la chapelle de Burgbühl.»

Au début de son séjour en Suisse, la liberté de mouvement de Svetlana Allilouyeva est entièrement restreinte; elle passe son temps à lire et écrire. Deux jours après son arrivée à Saint-Antoine, elle a quand même droit à une distraction.

«Le 16 mars, deux policiers du canton de Fribourg, en civil, viennent me demander si je veux visiter les environs. Nous partons en voiture et la randonnée s'avère fort agréable. Retrouvant dans ma mémoire mon allemand et mon français universitaire, je peux expliquer à mes compagnons que le téléphérique du Moléson, à 2000 mètres d'altitude, me donne le vertige et que je préférerais un paysage plus plat. Nous plaisantons, prenons du café avec des skieurs dans un petit bar, et on me promet que la prochaine promenade sera dans la plaine. Pour finir, on me permet de conduire la petite Volkswagen, et nous nous quittons en bons amis.»*



Au printemps 1967, ce bâtiment du village de Saint-Antoine, alors une maison de

Rapports déclassifiés

Le séjour en Suisse de Svetlana Allilouyeva, qui a alors 40 ans, est documenté d'une part par les rapports déclassifiés que l'on peut consulter auprès des Documents diplomatiques suisses (<http://dodis.ch/fr/home>), d'autre part par son livre autobiographique décrivant les circonstances de sa fuite de l'URSS (*Une seule année*, traduit du russe par Nina Nidermiller, Albin Michel, Paris, 1971 – seule édition francophone autorisée par l'auteure). Autre source intéressante, la biographie *La fille de Staline. Du Kremlin à New York* (L'Archipel, 2006, traduit de l'allemand) de Martha Schad. Après des années de recherche, l'historienne allemande, spécialisée dans les femmes illustres, avait retrouvé la trace de Svetlana Allilouyeva, qui s'était rebaptisée Lana Peters, aux Etats-Unis, et l'avait rencontrée en 2004. Svetlana Allilouyeva est décédée en novembre 2011.

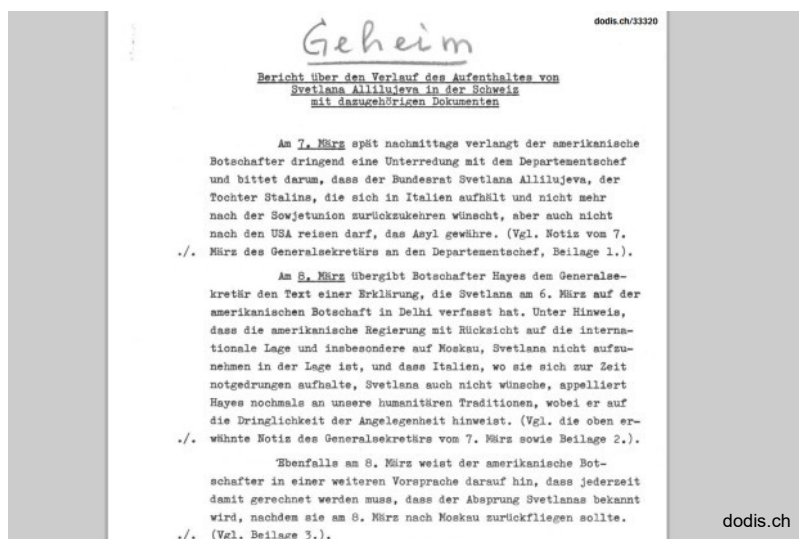
retraite pour sœurs catholiques, sert de refuge à Svetlana Allilouyeva.

Une autre sortie est organisée à sa demande, le 26 mars, pour le dimanche de Pâques: «Je me rends à la cathédrale Saint-Nicolas avec mon 'ange gardien' en civil, fervent catholique, qui chante tous les hymnes en français et en latin. L'évêque de Fribourg prononce son sermon en français: des paroles éternelles, adressées à tous les hommes, paroles de paix et de fraternité. Le souffle puissant de l'orgue, les voix argentées des chœurs, les fleurs, les cierges... La foule agenouillée... Je prie avec les autres.»*

Toutes ces mesures de protection et d'isolement ont été élaborées, à la veille de son arrivée en Suisse, par les autorités fédérales, en concertation avec le chef de la police des étrangers et deux commissaires de la police fédérale. Mais c'est un civil – et un fonctionnaire d'élite – qui est chargé de rester en contact avec la Russe et de faciliter son séjour: le juriste bâlois Antonino Janner, alors chef-adjoint du Département politique fédéral (l'ancien Département fédéral des affaires étrangères).

La première tâche d'Antonino Janner est de tenir à l'écart les journalistes, les agents et les éditeurs qui cherchent à récolter le témoignage de la fille de Staline. Il tente également de rendre son séjour aussi agréable que possible. Il l'invite dans sa maison familiale à Berne, fait l'entremetteur avec les personnalités officielles qu'elle doit rencontrer, souvent dans la discrète villa au bord du lac de Thoune. C'est lui qui rédige le rapport final, estampillé «secret», sur le séjour de Svetlana Allilouyeva en Suisse.

Elle-même le décrira en ces termes: «Arrivée en Suisse et rencontré le jour même Antonio (sic) Janner. Il parle parfaitement l'anglais, le français, l'allemand et l'italien; à un moment donné, il a représenté la Suisse auprès du Vatican. Une sympathie réciproque, un contact spontané s'établissent entre nous; Janner m'explique que le visa touristique me permet de me reposer et de visiter le pays mais exclut toute activité politique, de quelque tendance qu'elle soit. Pour l'instant, cela m'arrange bien.»*



Avec la mention «secret» au crayon, le rapport final d'Antonino Janner.

Pour être exact, ce n'est pas le visa touristique qui pouvait empêcher la Russe de mener une hypothétique «activité politique», mais la clause annexée au visa qu'elle a dû signer à Rome avant son transfert en Suisse (voir «C'était du James Bond! (<http://www.sept.info/cetaid-du-james-bond/>)»). Dans sa séance du 10 mars, le Conseil fédéral a en effet décidé de lui accorder un visa touristique à une entrée, valable trois mois, «aux motifs de santé, tourisme, lieux de séjour divers». En contrepartie, elle doit renoncer à une demande d'asile, de même qu'à toute activité politique et tentative d'entrer en contact avec la presse durant son séjour en Suisse.

De plus, son accueil a été assorti par la Suisse de la promesse que le gouvernement américain lui trouverait un lieu de séjour avant l'expiration de son visa touristique. C'est la transfuge elle-même qui a émis le souhait de se rendre aux Etats-Unis, mais le Département d'Etat américain temporise autant que possible. Pour le Conseil fédéral, la situation est inconfortable, puisque une touriste lambda a le droit de circuler et de s'exprimer librement en Suisse. Les procès-verbaux montrent que le Conseil fédéral a débattu à plusieurs reprises de cette question, décidant à chaque fois de maintenir l'omerta sur la véritable raison de la présence de Svetlana sur territoire helvétique. Et ce jusqu'à son départ, organisé par le gouvernement américain.

Svetlana est mise au courant de l'évolution de son dossier par son cicérone. Par exemple, le 15 mars, elle note dans son «Journal suisse»: «Janner me téléphone dans la soirée pour me dire que je ne dois pas perdre espoir d'aller en Amérique. Le Département d'Etat a fait savoir que ce n'était pas exclu. En attendant, le gouvernement helvétique a annoncé aux journalistes que je refuse de rencontrer la presse, en demandant aux reporters de cesser leurs recherches et poursuites.»*

Le 3 avril, «il y a danger», note Antonino Janner dans son rapport. Svetlana risque d'être découverte dans sa retraite de Saint-Antoine. Un nouveau transfert s'impose, cette fois en ville de Fribourg, dans le monastère de la Visitation.

Paradoxalement, c'est dans ce couvent qu'elle pourra vivre de façon plus indépendante, jusqu'à son départ pour les Etats-Unis, le 21 avril. Si la Mère supérieure et la sœur qui a servi d'interprète l'avaient côtoyée de près dans ce couvent, elles sont aujourd'hui décédées. Mais une partie de la communauté religieuse se souvient de cet événement.

Une de ses membres, jeune sœur à l'époque, a accepté de nous donner des précisions tout en souhaitant préserver l'anonymat monastique: «Svetlana nous avait été présentée comme une simple retraitante, mais nous remarquons bien que son statut était particulier. Nous ne la voyions

pas beaucoup. Elle est venue, une fois ou l'autre, assister à nos Eucharisties dans le chœur. Elle était en recherche de Dieu. La communauté se souvient d'une femme d'une discrétion parfaite. Seule la Mère supérieure était au courant de sa véritable identité.»

Svetlana relate elle-même ce séjour dans son livre: «Je dois quitter l'hospice de San-Antoni (sic) pour un couvent à Fribourg, où je peux être plus indépendante. La Supérieure, Mère Marie-Marguerite, me confie trois clés servant à ouvrir trois portes si je rentre après 8 heures. Cela arrive souvent, quand je vais à Berne, et je me glisse alors dans le noir, ma petite lampe de poche à la main, craignant (...) de faire peur à quelqu'un du pensionnat, dont j'ai à traverser les couloirs interminables. L'après-midi, je me promène dans les rues de Fribourg, je vais à la banque, dans les magasins (...). Le vieux Fribourg est très pittoresque. Ruelles étroites, passerelles enjambant la Sarine, et arcs légers des ponts à double étage s'accordent bien avec la cathédrale gothique, ne rompent pas l'ensemble. Les nombreuses chapelles invitent à y entrer, à se recueillir: leurs portes restent toujours ouvertes...»*

On peut s'étonner que la fille de Staline ait été transférée dans un couvent en pleine ville, et de la relative liberté de mouvement dont elle jouit. Cela n'est pas dû à la résolution de son cas, car le Conseil fédéral maintiendra la loi du silence avec la presse jusqu'à la fin de son séjour.

Ses déplacements sont probablement surveillés discrètement et rendus possibles par le fait qu'elle n'a quasiment jamais été médiatisée dans la presse occidentale: «A part ma déclaration écrite à l'ambassade des Etats-Unis et quelques données biographiques fragmentaires, l'Occident ne savait rien de moi.»*

Il est aussi fort probable que le choix de Fribourg est lié à l'assurance que la presse locale n'en parlerait pas. Les autorités fédérales en charge de l'affaire peuvent en tout cas compter sur un réseau d'influences politiques et religieuses bien installé dans ce canton à dominante catholique-conservatrice.

Le rédacteur en chef du quotidien fribourgeois *La Liberté* de 1951 à 1970, le juriste Roger Pochon, avait été secrétaire de Pax Romana, l'association des étudiants catholiques de Suisse et du monde entier. Ce colonel de la justice militaire présidait également l'Association de la presse fribourgeoise et, avant d'entrer à *La Liberté*, avait été juge cantonal.

Autre appui avéré, celui de François Charrière. Directeur du quotidien *La Liberté* de 1941 à 1945 avant de devenir Monseigneur Charrière, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, il a joué un rôle actif dans le «placement» de Svetlana à Fribourg. Le journaliste François Gross, alors

responsable du Téléjournal romand à Zurich, se souvient d'une anecdote concernant la fille de Staline.

«J'ai grandi dans une famille où on ne parlait jamais de Dieu»

En fait, Svetlana Allilouyeva avait découvert «le chemin du christianisme» longtemps avant son passage à Saint-Antoine: elle s'était fait baptiser selon le rite orthodoxe russe à Moscou en 1962, dans la plus grande clandestinité. Sa vie durant, elle aura été en quête de foi ou de spiritualité. Ainsi, dans *Une seule année*, elle écrit: «Il n'y a aucune différence entre une église orthodoxe, le bord du Gange, une cathédrale catholique: partout on prie pour la paix, pour les siens, pour la miséricorde divine.» Ou encore: «J'ai grandi dans une famille où on ne parlait jamais de Dieu. Mais, devenue adulte, je découvris qu'il était impossible de vivre sans porter Dieu dans son cœur. J'y suis venue toute seule, sans secours ni influence de personne.» Plus tard, elle se convertira au catholicisme romain et envisagera même d'entrer dans les ordres, avant de se détourner du catholicisme à la suite d'une mauvaise expérience de noviciat dans un cloître italien, en 1993-1994. Elle se détachera définitivement de toute religion institutionnelle après la trahison de son directeur de conscience, le père Garbolino, qui divulgue en détail sa quête religieuse et sa correspondance au magazine *Chi* (<http://www.mondadori.it/Il-Gruppo/Periodici/Italia/Chi>) en 1996.

«Les journalistes croyaient tous qu'elle était quelque part en Suisse centrale, raconte-t-il. Un soir, j'avais rendez-vous avec Mgr Charrière à l'évêché de Fribourg, qui m'a reçu avec beaucoup de retard, essoufflé et visiblement préoccupé. C'était le 27 mars 1967, à 17h30», précise François Gross. Donc, pendant le séjour de Svetlana à Saint-Antoine (Burgbühl). «Ce n'est qu'après le départ de Suisse de Svetlana Allilouyeva qu'il a pu me révéler qu'il était préoccupé, à ce moment-là, de lui trouver un autre lieu d'hébergement discret.» Malgré cela, aucune trace n'est à relever dans la correspondance de l'évêque, ni dans les archives épiscopales, selon l'archiviste de l'évêché Nathalie Dupré-Balmat.

Il y a une autre difficulté que doit gérer le mentor de Svetlana. En fuyant l'URSS, celle-ci a de fait abandonné ses deux enfants: Joseph, 21 ans, et Iekaterina, 16 ans, qui sont restés à Moscou. Elle cherche à rentrer en contact avec eux depuis la Suisse. Antonino Janner se montre compréhensif. Le 4 avril, il lui propose de leur téléphoner, toujours en prenant certaines précautions: «Il me conduit en voiture à l'hôtel Murten, près de Fribourg, note Svetlana dans son journal. Nous louons un salon avec un téléphone et demandons mon numéro à Moscou, donnant un nom d'emprunt. L'attente ne dure que vingt minutes (...). Dans une cage, une pie noire ne cesse de répéter: «Comment ça va?» C'est intenable et nous portons la cage dans le couloir.»

Le téléphone sonne en retour et Svetlana peut parler à son fils pendant une demi-heure. Elle lui répète: «Je ne suis pas ici en touriste, tu comprends?», «Le retour est impossible, tu comprends?». Puis le téléphone est coupé. «Janner était ému presque autant que moi»*, rapporte Svetlana. Le 14 avril, elle réessaie, en vain, de reparler à ses

enfants, depuis le même hôtel. Dans son rapport si détaillé sur le séjour de Svetlana en Suisse, Antonino Janner ne mentionne pas ces appels téléphoniques. A-t-il agi de sa propre initiative, sans en informer sa hiérarchie, devant la détresse de Svetlana?



«L'Occident ne savait rien de moi», écrit Svetlana lorsqu'elle est en Suisse. La preuve? Ce n'est visiblement pas «la fille de Staline» qui pose en une du Paris-Match daté de 1949...

Durant son séjour, elle reçoit, par l'intermédiaire d'une adresse fédérale, de nombreuses lettres de demande en mariage de la part de parfaits inconnus qui lui proposent leur nationalité! Elle s'en amuse. A la mi-avril, elle obtient enfin l'assurance qu'elle partira pour les Etats-Unis, avec un vol fixé au 21 avril. Et semble presque déroutée par ce départ annoncé qu'elle a tant souhaité. «Cette brusque décision me surprenait d'autant plus que l'incertitude avait duré aussi longtemps. J'avais eu loisir de parcourir à pied tout Fribourg, d'aller plusieurs fois me recueillir à la cathédrale Saint-Nicolas, de me promener sur le Murtensee, de flâner au bord du lac de Neuchâtel, de visiter le château Gruyère (sic), d'aller à Zurich et à Berne, à Montreux et à Vevey. Près de Vevey, j'ai pu voir de loin la villa de Chaplin, ce grand acteur et cet humaniste de notre temps.»*

Parmi ces balades dans différentes régions de Suisse, certaines ont un but bien précis, autre que touristique. En effet, la fille de Staline a rencontré en Suisse des éditeurs, des avocats, et le célèbre diplomate américain George Kennan. Au cœur de leurs discussions: un manuscrit qui contient ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, toute son histoire familiale, rédigé en 1963 à Moscou et emporté dans sa fuite. C'est aussi au sujet de ce manuscrit qu'aura lieu une rencontre, près de Fribourg, entre son auteure et l'écrivain Emmanuel d'Astier de la Vigerie, grande figure de la Résistance française. Une rencontre à découvrir dans le prochain volet de notre enquête.

* Passages extraits de Svetlana Allilouyeva, *Une seule année*, traduit du russe par Nina Nidermiller, Paris, Albin Michel, 1971 (seule édition francophone autorisée par l'auteure).

L'«affaire Svetlana» tombe au plus mal

Il nous faut rappeler ici ce qui relie la transfuge au contexte international. Elle-même ne représente en soi aucune menace. Jusqu'à sa fuite, elle travaille à Moscou comme interprète et traductrice de l'anglais, et n'est aucunement impliquée dans les affaires du pouvoir soviétique. Elle reste cependant la fille unique de son père, le Géorgien Iossif Vissarionovitch Djougachvili, dit Joseph Staline, décédé en 1953. Soumise aux mêmes conditions de vie restrictives que les autres Soviétiques, elle bénéficie toutefois des avantages matériels de la nomenklatura en sa qualité de «fille de». Elle cherche elle-même à réduire ces derniers et à vivre de son propre labeur. Après le processus de déstalinisation amorcé par Nikita Khrouchtchev, lors du XXe Congrès du Parti communiste de 1956, le pays entre dans une période de réformes libérales. En 1957, Svetlana abandonne le nom de Stalina pour celui de jeune fille de sa mère, Allilouyeva, comme la loi soviétique l'autorise. L'Union soviétique se rétracte à nouveau avec l'arrivée au pouvoir, en 1964, de la troïka Léonid Brejnev, Alexis Kossyguine et Anastase Mikoyan, des caciques que Svetlana ne tient pas en haute estime. La méfiance est d'ailleurs réciproque. On peut imaginer la portée symbolique de la défection de la fille de Staline, l'année même où le pouvoir central prépare la célébration du 50e anniversaire de la révolution d'Octobre 1917. Sur le plan international, c'est la phase dite de la détente après la crise des missiles de Cuba (1962). L'«affaire Svetlana» tombe au plus mal, en pleine période de négociations autour du futur traité de non-prolifération nucléaire. Ainsi, le 27 mars 1967, le vice-président des Etats-Unis débute à Genève une tournée européenne pour expliquer le contenu de ce traité américano-soviétique aux pays concernés, qui ne sont de loin pas tous acquis à sa cause. En outre, les principaux pays impliqués dans «l'affaire Svetlana» ont des projets de collaboration économique ou politique. Les Etats-Unis ont des accords consulaires à finaliser avec l'URSS – en pleine guerre du Viêt Nam. La Suisse cherche elle à évaluer les retombées économiques potentielles d'un rapprochement avec l'URSS. Elle inaugurera d'ailleurs, de manière très officielle, le premier vol Swissair Zurich-Moscou le 12 juillet 1967, soit environ deux mois après le départ de Svetlana Allilouyeva pour les Etats-Unis! L'issue imprévisible du séjour de la fille de Staline en Suisse ne manque donc pas d'embarrasser la Confédération.